

Logiques de genre dans des quartiers populaires

Le constat d'un accroissement de la tension entre les sexes dans les quartiers populaires est aujourd'hui communément admis. Faut-il pour autant parler de recrudescence des violences envers les femmes et les jeunes filles ? Assiste-t-on à une réelle "régression" de leur condition dans ces quartiers ? Ou bien faut-il attribuer cette aggravation à l'absence de regard porté sur ces femmes durant tant d'années, à l'indifférence générale concernant leurs conditions de vie, leurs statuts socio-économiques et leur infériorisation, par exemple sur le marché du travail ?

par **Horia Kebabza**,
doctorante en sociologie,
université Toulouse-Le Mirail

1)- Cette recherche a été soutenue par la délégation interministérielle à la Ville et la mission de recherche Droit et Justice, l'équipe de recherche était composée de Hasnia Moqran, Hedi Bouderbala, Saliha Boussedra.

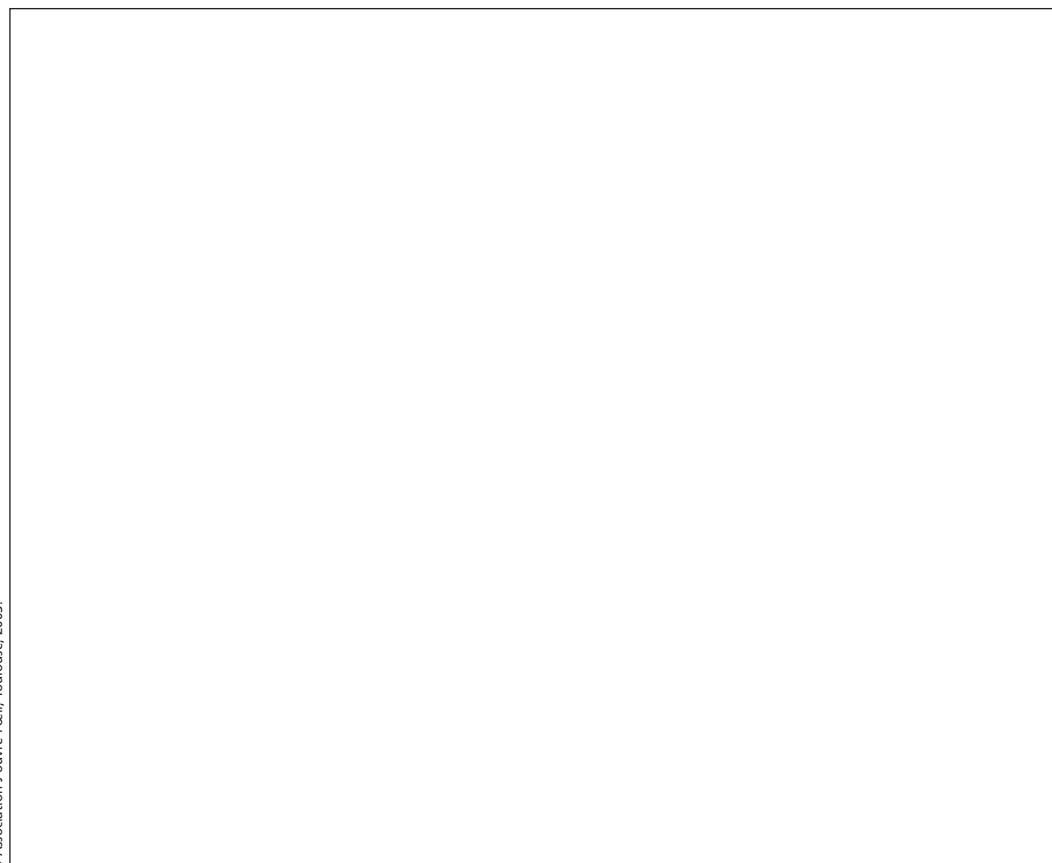
2)- De nombreux travaux d'historiens sur ce thème voient le jour, notamment ceux de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire.

Les rumeurs, les interdits, les stéréotypes, les conditions de vie, tout autant que le poids des identités culturelles pèsent sur les relations entre filles et garçons dans les quartiers, au détriment des filles principalement, mais aussi des garçons prisonniers d'une "culture de quartier". Ce constat et les données présentées dans cet article se fondent sur un travail empirique dans les quartiers populaires de Toulouse, et sur des entretiens menés avec des jeunes filles et garçons âgés de seize à trente-six ans, issus majoritairement de l'immigration maghrébine⁽¹⁾. Ils et elles sont lycéens, étudiants, salariés plus ou moins précaires, ou sans emploi. Malgré la prise de conscience de la diversité des quartiers d'habitat social à travers l'ensemble du territoire national, et de l'hétérogénéité des "jeunes des quartiers" et de leurs trajectoires, il est difficile d'échapper à la catégorisation d'un vocable un peu "fourre-tout". Il apparaît toutefois que certaines logiques sociales, certaines sociabilités des "jeunes des quartiers" dépassent les spécificités locales. Ce qui suit peut donc participer à une réflexion plus vaste, même si elle n'est pas totalement généralisable.

Les politiques publiques, et pendant longtemps les sciences sociales, ordinairement androcentriques, ont évacué les catégories de sexe et les inégalités qui les traversent. L'approche de genre permet au contraire de considérer les hommes et les femmes comme des individus sexués, et ceci dans leurs interactions réciproques. Croiser la question du genre avec celle des migrations permet de mettre à jour la "sexuation" des phénomènes sociaux liés au contexte migratoire, et les changements qui les affectent. Dans cette optique, il semble que la cécité devant l'existence de nouvelles formes de violences soit le résultat d'une ethnicisation du regard que porte notre société sur les quartiers populaires. L'ethnicisation est le fait d'utiliser l'origine pour enfermer l'autre dans une "altérité" ou une "étrangeté" insurmontable. Pour les femmes, cela renvoie souvent à une image figée qui les cantonne dans un rôle de femmes sou-

mises, dépendantes. L'enjeu est pour nous de substituer aux images qui oscillent entre misérabilisme et exotisme – mais qui placent souvent les femmes dans un archaïsme qui s'oppose à la modernité occidentale – une image plus nuancée et complexe, éloignée de certains déterminismes sociologiques. Les immigrés et leurs descendants sont perçus à travers des représentations qui procèdent de leur différence, résultat d'une "invention de l'étranger" liée à l'histoire coloniale de la France. Le lien entre colonisation et immigration permet d'articuler l'idéologie coloniale et l'imaginaire qui lui est attaché avec les représentations actuelles de l'immigration⁽²⁾ et des quartiers populaires. Si une violence spécifique existe et se développe dans ces quartiers à l'encontre des filles, nous faisons l'hypothèse qu'elle est davantage liée aux phénomènes migratoires et au regard que porte la "société d'accueil" sur cette

Les deux images présentées ici et p. 58 sont extraites d'un film documentaire, *Filles et garçons : paroles d'ados*. Il décrit, à travers des entretiens croisés, comment se vit la mixité des adolescents d'un quartier de Toulouse.



© Association Ouvrir l'œil, Toulouse, 2003.

population, qu'à une quelconque appartenance culturelle.

Notre principal objet de recherche – dévoiler la domination vécue par les jeunes, filles et garçons – s'appuie sur une analyse croisée des rapports sociaux de sexe avec les études menées sur les quartiers populaires. Il s'accompagne de l'examen des stratégies de contournement

de cette domination qu'ils et elles mettent en place. C'est en observant ce qui se joue dans "les coulisses", au-delà d'une avant-scène présentant des "bandes" de garçons et des filles "absentes" ou "invisibles", que nous avons pu accéder à une meilleure compréhension de cette réalité.

Des relations familiales en mutation

Conséquence des identités sexuées et de la tendance générale de notre société à considérer les hommes et les femmes de manière différente en fonction de stéréotypes sociaux, la hiérarchisation des sexes dans les quartiers populaires se réalise en premier lieu dans l'espace privé. Dans le contexte migratoire, les parents exigent de leurs enfants une rigueur comportementale relativement forte, mais celle-ci s'exerce différemment pour les filles et les garçons, compte tenu des rôles sexués de chacun et d'un investissement distinct des espaces privés et publics. Pourtant, malgré cette socialisation différenciée toujours vivace dans la famille, les jeunes filles prennent conscience de l'inégalité des rapports de genre et de leurs possibles évolutions, notamment au sein de la sphère familiale. Les compétences acquises dans cet espace modifient la répartition des rôles, par le biais de stratégies, de négociations et de compromis.

Les garçons résistent en revanche au partage des privilèges liés à leur condition d'homme, et font preuve d'un certain conservatisme à l'égard d'une évolution féminine qui risquerait de les mettre à mal. Ils se replient alors sur leur identité virile pour compenser un déficit de perspectives sociales, moins ressenti par les jeunes filles. La socialisation des hommes se réalise en partie dans des espaces qualifiés de "maison des hommes"⁽³⁾. Dans les cours de récréation, les stades ou les cafés, la construction de la virilité se fait par exclusion des femmes, mais suppose également le bénéfice de certains privilèges.

Dans les quartiers populaires aujourd'hui, les garçons, les hommes, sont confrontés à la perte de leurs avantages, à corrélérer avec la perte de statut social, l'absence de travail ou de valorisation liée à un métier, le blocage résidentiel, le manque de perspectives et de mobilité sociale, et le fait qu'ils ne représentent plus un idéal en termes de relations affectives. Ils tentent alors de trouver une alternative pour pouvoir conserver malgré tout un statut de dominant. Bref, ce sont des hommes, c'est ce qu'on leur a, partout et toujours, dit ! Et dans le même temps, ils ont perdu bon nombre des avantages du masculin... C'est donc dans la réaffirmation de leur virilité, voire du virilisme⁽⁴⁾, qu'ils trouvent une échappatoire à leur déficit d'intégration sociale et économique.

Ils donnent ainsi à voir des formes de résistance à l'évolution des rapports hommes-femmes et manifestent un trouble évident devant les revendications égalitaires entre les sexes. C'est ce qu'exprime Farid : *"Il y a une guerre entre les sexes et c'est terrible, et dans notre com-*

3)- Suite aux travaux de Maurice Godelier, Daniel Welzer-Lang montre que la socialisation masculine comporte un certain nombre de règles et de savoir-faire, tout un capital d'attitudes qui serviront à être un homme : *"Pour les hommes, comme pour les femmes, l'éducation se fait par mimétisme. Or le mimétisme des hommes est un mimétisme de violences. De violence d'abord envers soi, contre soi. La guerre qu'apprennent les hommes dans leurs corps est d'abord une guerre contre eux-mêmes. Puis, dans une seconde étape, c'est une guerre avec les autres... Conjurer la peur en agressant l'autre, et jouir alors des bénéfices du pouvoir sur l'autre, voilà la maxime qui semble inscrite au fronton de toutes ces pièces."* Lire *"L'homophobie, la face cachée du masculin"*, in D. Welzer-Lang, P.-J. Dutey, M. Dorais, *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, VLB, Montréal, 1994.

4)- La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine. Le virilisme est défini comme l'exacerbation des attitudes, représentations et pratiques viriles, qui s'exprime au travers de pratiques ou comportements sexistes. Le virilisme s'exerce aux dépens des hommes les plus faibles (ceux qui n'arrivent pas à prouver leur force, leur virilité...) et de l'ensemble des femmes.

munauté à nous elle est flagrante. [...] Elles sont devenues inaccessibles, indépendantes et insoumises, elles sont insoumises et même elles, elles se perdent... Pour moi, c'est une incompréhension totale, on a affaire à des enfants d'une génération qui a envie de s'émanciper, d'être indépendante mais qui en même temps n'assume pas sa liberté. On a en face des types qui veulent des femmes modernes et sexy mais qui n'assument pas la modernité de leur femme, donc acte de violence et incompréhension, et ça se retrouve jusque dans le tissu intime". Les femmes et les hommes qualifiés d'homosexuels font dès lors l'objet de violences multiples.

L'espace des quartiers : entre public et privé

Conséquence de la "monofonctionnalité" des quartiers d'habitat social issue des choix en matière d'urbanisme et d'aménagement, l'espace public de ces territoires évolue vers une extension de l'espace privé, et de fait, n'offre pas la pluralité d'usages d'un espace réellement public. Reste qu'il est difficile de caractériser cet espace des quartiers, espace de proximité, ni véritablement privé, ni totalement public... En effet, pour de nombreux jeunes, l'espace privé tend à s'élargir au territoire du quartier. C'est le cas pour plusieurs jeunes filles qui relatent qu'elles sortent en "pyjama" pour faire les courses, discuter avec la voisine ou la copine. Les tenues vestimentaires fonctionnent comme un indicateur du vécu de l'espace par les habitants : le territoire du quartier devient un lieu du "chez-soi" qui constitue une extension de l'espace domestique. C'est probablement pour la même raison que les garçons, frères, cousins, voisins, etc, se sentent autorisés à "protéger" ou à "surveiller" les filles, leurs sœurs, cousines, voisines, etc. Comme parfois dans la sphère privée, l'espace est contrôlé socialement par des hommes, soit par une présence physique, soit par des propos rapportés qui viennent confirmer l'appropriation masculine de l'espace public.

Les jeunes filles, par la négociation, le compromis et diverses autres stratégies, modifient la donne et bouleversent deux systèmes : la sphère privée familiale, qu'elles parviennent plus ou moins à maîtriser, et la sphère publique du quartier, où leur visibilité croissante pose la question de l'appropriation de ce même espace et devient un enjeu dans les rapports entre filles et garçons. Les résultats de notre étude montrent qu'il s'y exerce un important contrôle social, imposant des rôles masculins et féminins et des injonctions de genre.

Les risques, en cas de manquement à ces normes, diffèrent selon

Le souci du "qu'en dira-t-on" est au cœur des relations de voisinage, et la rumeur y exerce une fonction sociale. Le problème réside davantage dans l'importance qu'elle prend, pour occuper l'absence de travail et de loisirs, que dans son existence en tant que telle.

les sexes. Face à l'injonction à la virilité – dont peu de jeunes hommes arrivent à se distancier – le risque majeur est d'être exclu du groupe des pairs dont la fonction fortement intégratrice vient pallier le déficit de reconnaissance sociale, source de souffrances à l'échelle de la société. *“Tout ce qu'ils font eux, il faut le faire. Même si un type, il veut faire quelque chose, et beh ce type, il est comme prisonnier, il est obligé comme les autres, j'sais pas... Il a pas le choix. C'est soit il a le choix, il dit non et il a pas de copains, il va se faire tailler toute la journée pendant des mois... Soit il y va, il joue le jeu du type fort et tout et c'est comme un genre de respect, vous voyez ce que je veux dire ?”* [Kamel]

Les groupes masculins ont une stratégie de visibilisation et d'occupation des lieux du quartier, occupation bruyante et ostensible, comme s'ils éprouvaient le besoin de manifester publiquement leur droit à le faire. Ils se définissent par opposition au monde extérieur à la cité pour répondre à la stigmatisation dont ils sont l'objet. La logique de formation de ces groupes s'impose donc prioritairement par sa dimension protectrice, face à un “hors-quartier” vécu comme hostile et dominateur : *“Nous, on est là, pourquoi on est toujours en groupe quand on marche en ville ? On a peur de l'autre, qu'est-ce qu'il va se passer, autant avoir ses copains avec soit, on a peur de la police.”* [Nabil] Et le face-à-face viril entre hommes en armes et groupes de jeunes des quartiers conforte les garçons dans leurs valeurs, qui légitiment la violence masculine comme mode et forme d'expression.

Les jeunes filles, qui se détachent progressivement de l'emprise familiale, qui négocient une nouvelle place au sein de la famille, doivent en revanche évoluer dans un environnement social difficile. Ces dernières subissent une double contrainte : d'abord la contrainte du féminin, et l'obligation de se conformer à leur prétendue nature féminine. De plus, elles doivent composer avec une double menace : celle d'être une fille “étiquée”, c'est-à-dire souffrant d'une mauvaise réputation, mais aussi celle d'être une “proie sexuelle” potentielle, ayant à subir des agressions verbales, et/ou physiques. *“Pour tout ce qui est agression verbale... C'est des gars qui ont une rancune envers ces femmes, qui ont eu un échec.”* [Mohamed]

Un cadre propice à la construction des réputations ?

La relative privatisation de l'espace public, l'idée de “néo-communauté-quasi-villageoise⁽⁵⁾” qui nous sert à décrire le fonctionnement des territoires étudiés, permet de mettre à jour un contrôle social des hommes, des garçons, sur les filles et les femmes. Contrôle qui, dans un contexte de concentration de populations dans des cités qui ne permet pas de se soustraire au regard d'autrui, devient une violence

5)- Le terme néo-communauté est ainsi défini par Françoise Gaspard et Farhad Khosrokhavar : *“Une communauté déstructurée dont la capacité d'entraide et d'agrégation des membres décroît en proportion inverse de la capacité de contrainte et de répression symbolique ou physique de ses membres”,* dans “La problématique de l'exclusion. De la relation des garçons et des filles de culture musulmane dans les quartiers défavorisés”, in *Revue française des affaires sociales*, n° 2, 1994, pp. 3-25.

quotidienne. Le contrôle social et son corollaire – la violence exercée contre les filles et les femmes – sont rendus possibles par l'existence de formes urbaines qui reproduisent des formes villageoises au sens que leur donnait Durkheim à la fin du XIX^e siècle : *“Il arrive que par le seul fait de voisinage et des relations qui en dérivent, des familles jusque-là indépendantes s'agrègent fortement ensemble : alors on voit apparaître la communauté de village. Quoique cette sorte de communauté soit plus pleinement réalisée dans le village qu'ailleurs, c'est encore elle qu'on retrouve dans la cité...”*⁽⁶⁾ En outre, on observe que le souci du “qu'en dira-t-on” est au cœur des relations de voisinage et que la rumeur y exerce une fonction sociale. Le problème aujourd'hui dans les quartiers populaires réside davantage dans l'importance prise par la rumeur – pour occuper le vide social créé notamment par l'absence de possibilités de travail et de loisirs ? –, que dans son existence en tant que telle.

En effet, l'espace des cités d'habitat social apparaît comme un lieu de production d'images et de représentations des unes et des autres. Dans un contexte où les personnes se côtoient en permanence, avec des possibilités de mobilité réduites, ces images se transforment en réputations et influent sur les rapports sociaux. Loin de constituer des catégories au sens sociologique du terme, ces réputations sont tout de même à prendre au sérieux, tant il apparaît que c'est à partir de celles-ci que s'organisent certains rapports sociaux, et notamment les rapports sociaux de sexe. *“Les rumeurs, si on se mettait à débattre sur les rumeurs, et ben pour un rien t'es fichée comme je sais pas quoi. C'est trop. Toutes [les filles], toutes, y en a pas une qu'en aura pas. Toutes.”* [Sabrina]

Dans ce contexte favorable à la propagation des rumeurs, les femmes qui n'adhèrent pas aux injonctions de féminité traditionnelles sont soupçonnées d'être des “salopes”, ou “des putes” par les garçons (les “tournantes” étant la forme extrême du prix qu'on leur fait payer...), mais aussi par les autres femmes, celles qui tiennent à être repérées comme étant des filles “sérieuses”, ou “non réputées” : *“Les gens sont toujours en train de critiquer, que tu sois habillée de haut en bas stylée, que tu sois habillée serré t'es une pute, si t'es habillée en survêt, t'es une crapuleuse, si tu te maquilles, t'es encore pire qu'une pute, quand tu te maquilles pas, ils te trouvent toujours quelque chose, de toute façon, t'es dans un quartier, t'en trouves pas un ! Ils en voient une avec le hijab, habillée de haut en bas, ils trouveront toujours quelque chose, ils diront ouais mais elle, j'en suis sûr elle fait quelque chose par-derrrière.”* [Nawal]

Entre les violences verbales qui atteignent la réputation, qui créent et entretiennent la rumeur et les violences psychologiques, morales, la frontière est floue. La contrainte exercée est permanente, il semble impossible d'échapper au contrôle, à l'étiquetage, à la catégorisation.

6)- Emile Durkheim, “Communauté et société selon Tönnies”, in *Revue philosophique*, n° 27, 1889, pp. 416-422.

La rumeur devient ainsi une des expressions de la diversité, de la variété des violences faites aux filles : *“Mais ça te tue les rumeurs, ça te fracasse”*, raconte Rachida. Ou encore : *“Si on se fiait aux rumeurs, on serait toutes de mauvaises filles.”* [Dounia] De là découlent différentes stratégies pour échapper à ces images, comme le fait de masquer sa féminité dans le quartier, quitte à la valoriser dans d’autres espaces pour récupérer son statut de femme.

*Résister à la domination :
visibilité ou invisibilité ?*

Enfin, les filles s’engagent dans des formes de résistance face à des hiérarchisations sociales et/ou sexuelles, et des stratégies individuelles ou collectives différenciées apparaissent en fonction des mobilités au sein de l’espace public. Les écarts à la norme ainsi que la tension des rapports entre le “nous” du groupe d’appartenance et le “je” individuel émergent au croisement des notions de proximité et distance. Sabrina l’exprime ainsi : *“Je ne veux pas qu’on sache que je suis la fille de ma mère”*.

Les jeunes filles, premières cibles de ce contrôle social, jouent avec les frontières de territoire et/ou de sexe, et se déplacent sur un axe visibilité-invisibilité pour répondre à la difficulté d’exister dans ces espaces. Selon la perception ou la désignation sociale dont elles font l’objet, elles se déplacent sur cet axe en fonction du poids de la rumeur, des réputations qui se font et se défont (de la fille “sérieuse”

Le contrôle social
serait favorisé dans
les quartiers par
l’existence de formes
urbaines “villageoises”.

à la “chienne”), et de la “note” qu’elles se verront attribuer sur le “marché matrimonial”. La mise en lumière de cette stratégie s’appuie sur le postulat qu’une femme, dans les quartiers comme ailleurs, est toujours objet de regard. Les garçons, outre le fait que ce sont eux qui observent, peuvent se soustraire au regard et donc au contrôle, du simple fait de leur appartenance au genre masculin.

Afin de se rendre invisibles, car l’invisibilité c’est aussi pouvoir exister en dehors du regard de l’autre – *“On a envie d’être tranquilles, de passer inaperçues”* –, les filles mettent à profit les déplacements, souvent par petits groupes, au centre-ville ou dans d’autres quartiers où leur anonymat sera respecté. Elles jouent ainsi de cette invisibilité en fonction des lieux et des espaces, et certaines ne souhaitent pas investir les lieux publics des quartiers, pour mieux exister ailleurs. Une hiérarchisation des lieux est mise en œuvre selon une logique qui s’étend de l’espace privé à des espaces inconnus ou anonymes. Il semble pourtant que les mobilités acquises restent étroitement soumises à la vie scolaire, professionnelle ou domestique.

Se rendre invisible, c’est aussi dépasser les frontières de genre, soit en assumant le fait de n’être plus considérée comme “la femme idéale” et ainsi renverser l’étiquetage d’une mauvaise réputation pour se créer des espaces de liberté et d’autonomie supplémentaires, soit en adoptant des conduites masculines pour masquer une féminité envahissante et devenir “crapuleuse”, statut qui confère une certaine quiétude au sein du quartier : *“Ça, c’est d’autres garçons qui me le disent... [...] Ouais, c’est une crapuleuse, elle est toujours en survêtement, normalement, une fille elle devrait s’habiller un peu plus et tout ça... Et puis de toute façon, si j’étais en habit de fille, avec pantalon serré et petit haut et tout ça quoi, ils m’appelleraient la pute, donc à choisir, je préfère la crapuleuse.”* [Nawal]

En subvertissant la “muliérité” – définie comme le statut de soumission et l’autodépréciation inhérente au vécu de soumission conféré aux femmes dans les rapports sociaux de sexe – les filles parviennent ainsi paradoxalement à la fois à être visibles, à pouvoir évoluer au sein de l’espace des quartiers, et invisibles en tant que femmes puisque l’adoption de comportements masculins, notamment dans leur langage et leur tenue vestimentaire, vient annuler leur part de féminité.

Les garçons quant à eux dévoilent simplement, au détour des entretiens, leur envie d’échapper aux injonctions de virilité en évoquant la rencontre amoureuse : *“L’orgueil, la fierté un peu, des cons qui pensent qu’un homme ça ne pleure pas quoi. Faut pas qu’on pleure, faut pas dire à une femme je t’aime, même si t’aimes une femme. [...] Oui, c’est ça, romantique, mais il fallait le cacher ça... Ah bien sûr, romantique, si tu le caches pas t’es mal, tu passes pour un beau quoi... Ouais, pour une tarlouze, il faut être un homme, on nous a inculqué depuis tout petit, l’homme c’est l’homme, il ne pleure*

pas, il se bat, c'est le plus fort, c'est le plus costaud." [Hichem] Face au regard extérieur prompt à catégoriser des regroupements entre semblables, à figer les garçons dans la figure inquiétante du "jeune arabe" qui officie en "bande", émerge une possible distanciation dans la confrontation entre pairs, seule issue pour se libérer du sentiment tenace d'un destin tout tracé.

Violences, insécurité et genre

Les différentes formes de violences auxquelles sont confrontées les jeunes filles dans les quartiers populaires peuvent être envisagées comme le résultat de leur émancipation croissante, aussi bien dans la sphère privée que dans la sphère publique, cette autonomie les exposant à davantage de risques. Le sentiment d'insécurité ressenti par les jeunes filles est bien emblématique en effet du processus de domination masculine, et si des violences intrafamiliales existent, elles se doublent aussi de brutalités dans l'espace public où les interactions filles-garçons se déroulent parfois sur un mode violent.

De ce fait, cela suscite des règles plus strictes pour les filles qui se risquent dans cet espace public considéré comme une sphère masculine, et que les garçons se sont approprié. Y pénétrer et y circuler suppose une "soumission", une acceptation de ces lois, qui se traduisent, notamment du fait de l'injonction à la virilité et au virilisme ostentatoire, par un contrôle et une appropriation des filles ; parce que l'occupation de la rue est un attribut du masculin, image communément partagée par les garçons et les filles. On retrouve la dichotomie classique en termes de rapports sociaux de sexe entre un "homme public" et une "femme publique" et les représentations qui leur sont attachées : évoluer dans l'espace public est valorisant pour les hommes et dégradant pour les femmes. Comme l'espace public est interdit aux femmes et aux filles, celles qui s'y aventurent acceptent donc tous les risques et "méritent" ce qui leur arrive : *"En fait, c'est elles qui les allument la plupart du temps, faut savoir aussi que les tournantes, ça se fait pas toujours avec des victimes, la fille qui veut bien tout ça. La victime, ils la prennent quand ils trouvent pas la fille qu'ils veulent. Ça dépend des filles. Et en fait, y'en a souvent qui tournent, des filles qui veulent, qui sont d'accord... Le plus pire des cas que j'ai entendu, c'est une fille qui voulait en fait un des garçons qu'était dans le groupe, et le garçon lui a fait : si tu me veux à moi tu nous prends tous. Et elle l'a fait. J'sais pas comment elle a pu faire ça mais chacun sa merde."* [Nawal]

La forme la plus extrême de ces violences est sans doute le viol collectif, banalisé sous le terme "tournante". Définir les "tournantes" comme viols collectifs ou viols en réunion apparaît pourtant réducteur, car ces termes n'énoncent pas la réalité de ce processus qui se répète

et s'inscrit souvent dans la durée, véritable dispositif spatio-temporel d'appropriation sexuelle de certaines femmes par un groupe d'hommes. Dans ce dispositif de menace, les récits de "tournantes" participent à la machinerie à la fois réelle mais aussi symbolique qu'est devenu le viol collectif, c'est-à-dire qu'ils contribuent à structurer les représentations collectives attachées aux filles, que ces viols soient nombreux ou pas au sein d'un quartier. Il s'avère donc essentiel d'analyser cette déformation et la contribution de la population des quartiers à la production et/ou reproduction de la différence des sexes et des inégalités qui en découlent.

Les représentations des "jeunes des quartiers", confrontés en premier lieu aux effets de la crise économique, du chômage, de la précarité, etc., sont marquées par leurs difficultés d'insertion. Loin de la représentation idyllique d'une jeunesse porteuse de dynamisme et gage d'innovation, ils ou elles renvoient une image sombre de la jeunesse et de sa place dans la société. Ces représentations sociales ont influencé les politiques publiques qui leur étaient destinées dans le sens de la prévention et de la répression, et en direction d'une population de jeunes "à risques", perçue sous l'angle du déficit.

On retrouve dans les quartiers la dichotomie classique en termes de rapports de sexe entre un "homme public" et une "femme publique" : évoluer dans l'espace public est valorisant pour les hommes et dégradant pour les femmes.

Réponses institutionnelles inadaptées

Par ailleurs, les réponses institutionnelles dans les quartiers d'habitat social (notamment dans le cadre de la politique de la ville et certains de ses dispositifs) ont renforcé le clivage privé/public entre les filles et les garçons et ont contribué à pérenniser les stéréotypes et les rôles de genre : les filles dans des activités féminines "du dedans" et les garçons investis massivement dans les activités "du dehors" comme les activités sportives. Les garçons représentent en outre la cible privilégiée de ces dispositifs parce qu'ils sont plus visibles et peuvent re-présenter une "menace" potentielle, en termes de délinquance et de montée du sentiment d'insécurité pour la population.

Les pratiques différenciées induites par ces politiques publiques, même s'il existe des espaces de cohabitation filles-garçons, ont renforcé l'occupation non-mixte de l'espace, du territoire. S'intéresser à ces "jeunes" s'accompagne nécessairement d'une réflexion sur le fonctionnement de la société et sur ses modalités de reproduction ou de changement. L'enjeu consiste non seulement à reconnaître les violences subies par les filles, mais aussi, plutôt que de renforcer un ostracisme dirigé sur des garçons déjà fortement stigmatisés comme vio-

lents, voire violeurs, il semble urgent de savoir comment et avec qui ces derniers pourront se libérer des injonctions qui les enferment dans une virilité obligatoire, dont certains disent déjà qu'elle est source de souffrances et les oblige à une certaine "schizophrénie", quand d'autres laissent entendre à demi-mots qu'ils n'ont rien à y gagner. Mais pour la majorité de ces jeunes hommes, le prix à payer pour "lâcher" la virilité serait-il encore trop élevé ?

Entre un centre-ville peu accessible et des espaces de proximité structurés par le contrôle social et la connaissance mutuelle, quels espaces intermédiaires existent pour les jeunes habitants des cités ? Au-delà d'espaces interstitiels que les jeunes filles et garçons se créent, s'aménagent, d'autres lieux "intervalles" ne sont-ils pas à inventer ? Dans ce contexte, l'analyse du rapport entre filles et garçons dans le "monde des cités" devient incontournable pour comprendre les logiques qui sous-tendent certains phénomènes encore difficilement saisissables. L'ensemble des dispositifs publics visant à sortir les quartiers de l'impasse s'est heurté à cette problématique. Aussi, la prise en considération des besoins des filles et la redéfinition simultanée de ceux des garçons représentent aujourd'hui un enjeu majeur dans l'élaboration des politiques publiques.

En définitive, les cités sont des territoires que chacun et chacune s'approprient différemment en fonction de leur âge, de leur sexe, de leur itinéraire. Et l'appartenance au quartier apparaît quelquefois comme une ressource identitaire pour répondre aux déficits de toutes sortes auxquels les habitants et les habitantes sont confrontés. Image idéalisée d'une communauté créatrice de liens, de solidarités, pour répondre et renverser le stigmate en capital positif. Image plus ou moins éloignée de la réalité, car chacun garde en soi l'envie de se démarquer, de se défaire de cette logique d'attachement, de mettre en place des stratégies individuelles pour "s'en sortir", ce qui signifie bien souvent "sortir" du quartier, quitter la cité. Le modèle de vie espéré se traduit dès lors par des aspirations tout à fait conformes aux valeurs de la culture individualiste dominante : un emploi, une maison, une famille.

Les quartiers apparaissent donc comme un miroir grossissant de la société, vision certes déformée, amplifiée, parfois caricaturale d'un monde social. Cet environnement particulier permet aujourd'hui à la domination masculine de s'exprimer librement, de s'épanouir. Celle-ci s'incarne notamment chez de jeunes hommes qui adoptent les signes les plus outranciers de la virilité et du machisme, pour mieux dissimuler qu'ailleurs, elle arbore des "habits neufs⁽⁷⁾", aux apparences plus *soft*. L'approche de genre vient confirmer que ce qui se joue dans les quartiers est une forme exacerbée des rapports sociaux de domination que l'on peut observer dans l'ensemble de la société et qui s'inscrivent dans ce *continuum* où, ne l'oublions pas, les violences conjugales concernent en France une femme sur dix⁽⁸⁾.

7)- François De Singly,
"Les habits neufs
de la domination masculine",
in *Esprit*, Masculin/Féminin,
novembre 1993, pp. 54-64.

8)- Maryse Jaspard et
l'équipe de l'enquête
nationale sur les violences
envers les femmes (Enveff),
"Nommer et compter les
violences envers les femmes :
une première enquête
nationale en France",
in *Population & Sociétés*,
n° 364, janvier 2001, pp. 2-5.

Focaliser l'attention sur le statut inégal des femmes dans les quartiers, et sur des hommes symbolisant à eux seuls la domination masculine, comporte une double particularité : celle d'atténuer l'infériorisation des femmes dans notre société (les diverses situations de discrimination sur le marché du travail ou en politique en témoignent), et celle de disqualifier une culture et une identité "arabe-musulmane-maghrébine" jugée trop voyante ou tapageuse, et bien trop éloignée des valeurs républicaines. Ultime injonction paradoxale en direction d'une population dont l'étrangeté naturalisée serait de toute façon irréductible à l'intégration... créant ainsi les conditions d'un "communautarisme" condamné par avance ? ◀



Simona Tersigni, "La virginité des filles et l' 'honneur' maghrébin dans le contexte français"

► Dossier *Vies de familles*, n° 1232, juillet-août 2001

Alain Battégay, "Les cultures incertaines des jeunes issus de l'immigration maghrébine"

Dominique Baillet, "La 'langue des banlieues', entre appauvrissement culturel et exclusion sociale"

► Dossier *Mélanges culturels*, n° 1231, mai-juin 2001

Saïd Bouamama, "Le sentiment de 'hogra' : discrimination, négation du sujet et violences"

► Dossier *Violences, mythes et réalités*, n° 1227, septembre-octobre 2000

Didier Lapeyronnie, "Violence et intégration sociale"

► Dossier *La ville désintégrée ?*, n° 1217, janvier-février 1999

Abdelhafid Hammouche, "Quartiers sans travail, degré zéro de la sociabilité"

► Dossier *Cités, diversités, disparités*, n° 1195, février 1996